

Le Silence d'Ettore

Christophe Fourvel
« Danger et nécessité de l'oeuvre »
Musée Rodin, 25 octobre 2013

J'arrête de tourner. Dans cette Italie, ça ne sert plus à rien. Écrire une histoire privée avec un début, un développement et une fin me semble inapproprié, je n'ai plus d'inspiration.

Je préfère jouir de la vieillesse.

Je lis les auteurs classiques. On trouve plus de choses sur nous-mêmes dans Plutarque que dans les médias (...). La vieillesse est une belle chose, je la conseille à tout le monde.

C'est avec ces mots que le réalisateur italien Ettore Scola, âgé de 80 ans, a choisi de renoncer définitivement au cinéma. Ce communiqué, publié le 29 août 2011 dans le journal italien *Il Tempo*, ravive dans nos mémoires l'ombre tâtonnante de plusieurs de ses personnages ; beaux par intermittence mais souvent empêtrés dans des trajectoires de vie compliquées, à cause de compromissions infimes ou des mensonges de clowns... Mais nous les pardonnons car la mort est chafouine ; elle ballote son impatience dans leur dos comme un poisson de papier et promet, « à terme », de tout absoudre de leurs petites choses. Nous sommes nombreux, en Europe, entre 40 et 100 ans, à avoir eu plusieurs fois l'opportunité de voir les films d'Ettore Scola et ainsi ce qu'il montrait de la vie, de l'amour, de l'amitié, de la mort, jusqu'à nous sentir un peu plus émus d'être vivant ou un peu plus flattés devant les cadeaux que la vie accepte de nous offrir. *Nous nous sommes tant aimés, Une Journée particulière, La Terrasse, Macaroni, Le Bal...* Toute sa filmographie n'est peut-être pas à la hauteur de ces quelques œuvres. J'écris cela sans regret. Après des années de vie commune entre nous les spectateurs et eux les artistes, nous faisons souvent ce constat : ceux qui sont touchés par une grâce capricieuse sont plus aimables que les génies.

Un jour, des artistes grimpent tout en haut du bric-à-brac intime où s'entassent leurs problèmes d'argent, le désamour du public, la fatigue physique, le manque d'inspiration, le sentiment que le temps qui court n'est plus leur temps. Ce jour-là sans doute, n'éprouvent-ils plus d'autre courage que celui de s'asseoir et de fermer les yeux. Ils renoncent à ce qui a fait battre leur cœur depuis l'enfance. Ils ne projettent plus de devenir visible pour les images et les mots qui habitent leurs pensées. Et c'est un silence tout autant élégant qu'impudique, magnifique de légèreté et éprouvant que celui qui les enveloppe dans ces moments-là.

Nous ressentons parfois en nous la présence de plaisirs amorphes que nous n'éprouvons plus que comme des réminiscences de plaisirs. Ils sont devenus nos membres fantômes. Ils n'ont plus pour eux qu'une beauté froide. Et lorsque nous les visualisons dans un film intérieur, leurs images projetées s'épuisent à nous animer. J'essaie de temps à autre d'en établir une liste, comme l'on procéderait à un rituel de deuil.

La nostalgie m'intéresserait comme sujet d'étude si j'étais chercheur en psychobiologie. Comment un « fragment de vie passé » voit sa valence devenir positive par le seul fait de notre capacité à le restituer à l'esprit ? Car à l'origine, souvent, lorsque nous l'avons réellement vécu, l'épisode autobiographique qui nous égaye tant au moment de son rappel, était plein d'inquiétude, de misère ou d'ennui. Le récitant fait ainsi une narration heureuse d'un temps qui ne l'était pas tout à fait. Cette intrusion d'un bout de passé, revenu fanfaronner dans le présent avec des habits plus colorés, plus élégants parfois que ceux qui furent les siens au moment « de sa vraie vie », est souvent qualifiée de nostalgique. Certes l'étymologie du mot, constituée par les termes grecs de « retour » et de « mal », insiste sur la tristesse qui suppure de ce passé intime, reprojété à la lumière du jour nouveau. Mais le sens usuel du terme évoque plutôt un refuge chaleureux de l'individu, *le bain* doux de l'esprit apeuré, désorienté par sa condition présente. Il existe sans doute des explications ou des ébauches d'explications, que la neurobiologie possède dans ses manches pour expliquer ce glissement sémantique. Il existe des discours, des hypothèses dans toutes les disciplines des sciences humaines pour justifier ce morceau de bonheur impromptu, éclos ainsi sur le corps de ce qui n'est plus. Un, sans doute dit à peu près ceci : « la nostalgie », n'est pas une plongée passive dans le passé mais un moteur possible pour le futur : se souvenir, parfois, donne envie de recommencer.

Oui *mais*, car c'est le *mais* qui est beau ici, dans le silence d'Ettore : un jour nous ne tentons plus ce pari du recommencement. Faire une nouvelle fois, ne produira pas le plaisir suggéré par le souvenir. « La magie » n'opère plus. Elle échoue à nous faire agir.

Ainsi donc, à chaque période de mon existence, je chéris encore des frissons que je suis devenu incapable de ressentir. J'en fais l'éloge ; jalouse celui ou celle qui traverse cette eau dans laquelle je ne me baigne plus qu'en souvenir. Je sais que ces batifolages ne sont plus pour le moi présent. Ce peut-être des expériences bien humbles. Disons, des gestes précis sous des lumières particulières ; des bris de passé que je saisis « poétiquement » au sens où ils disent plus qu'eux-mêmes, désignent plus que leur champ. Non pas la totalité de ce qui fut mais sa couleur dominante, sa force ou sa faiblesse. Les carences de cette évocation sont une donnée importante, tant nous avons besoin pour jouir, d'inachevé. Tant celui qui m'écoute a besoin de compléter mon tableau avec ses propres motifs. Prenons par exemple une odeur : celle, plutôt désagréable d'ailleurs, de l'intérieur d'une voiture. Toute personne de plus de trente ans, se retrouve ainsi versée, par la grâce de cette évocation olfactive, dans le territoire de ses propres souvenirs, de ses propres voitures et à coup sûr de sa propre nostalgie. Dans mon album personnel des odeurs de voiture, figurent, selon une chronologie tenace, les Renault de mes parents remplacées tous les sept huit ans ; les voitures des amis devenus majeurs, dont les pointes de vitesse traçaient pour moi une première esquisse de liberté et celle d'une jeune fille, dans laquelle nous restions des heures à fumer, à faire l'amour parfois, au pied de mon immeuble, les nuits où elle me raccompagnait. Ensuite, je ne sens plus d'odeur. Un manque. À en oublier que ces plastiques et leur chimie nous faisaient vomir.

Nul doute pourtant que la voiture aux plastiques (presque) inodores constitue une conquête technologique appréciable. Pourtant, je m'arrête sur cette étrange « nostalgie ». L'explication est simple : non seulement je n'ai plus de plaisir à être dans une voiture, mais je n'ai sans doute pas su m'en fabriquer d'autres pour le remplacer. Incapable à jamais d'éprouver le plaisir puéril d'entreprendre une longue route, j'invoque le temps où l'objet « voiture » avait encore quelque chose d'excitant, quitte à m'illusionner de regretter un des aspects les moins agréables de cette époque mais qui en constitue un marqueur sûr : son odeur caractéristique.

Je n'ai pas su, non plus, et comme beaucoup d'anciens fumeurs, remplacer le plaisir des cigarettes que l'on fume avec nonchalance, sans inquiétude pour sa santé. J'éprouve la nostalgie, très « pointue », des cigarettes du début de l'automne. La *tristesse* du retour impossible aux mois de septembre de mon adolescence tabagique. J'ai beaucoup questionné ce sentiment très personnel car je n'ai encore jamais rencontré quiconque qui regrette les cigarettes fumées spécifiquement en septembre. Le mystère se dissipe assez facilement. Il se trouve que j'ai grandi dans le sud de la France, une région chaude, dans des quartiers un peu éloignés de la mer, et que je n'avais pas la chance d'avoir de maison secondaire au bord des plages ou dans un quelconque ailleurs où l'été s'enthousiasmait d'être l'été. Je n'avais de surcroît, guère le goût de la chaleur. J'attendais avec impatience les retrouvailles avec la fraîcheur (relative) de l'automne et l'animation des cafés ; les amis revenus de leurs résidences de vacances. J'aimais jusqu'au geste d'extraire mon paquet de cigarettes de ma veste enfin remise.

On peut écrire un livre à succès avec des considérations comme celles-ci. Mais passons.

Lorsque nous pensons accomplir une nouvelle action, des circuits de notre cerveau peuvent générer, sur la base d'une expérience passée réussie, une illumination ; des systèmes neuronaux anticipent les bénéfices escomptés. Ils « travaillent » à regonfler l'esprit d'une énergie positive et d'une vision attractive du futur. Mais un jour il arrive que cela cesse. L'homme qui sortait avec entrain effectuer sa promenade quotidienne s'interrompt au moment de saisir son chapeau. Cet enchaînement de gestes et de regards qui le rassurait se met à lui paraître absurde. Dénué de sens ; de plaisir des sens. La corde qui se tend sous les pas est usée. L'anticipation d'une action ne produit plus d'appétit pour cette action. Les plaisirs de la marche sont remplacés par d'autres qui n'en sont pas des substituts exacts. Ils peuvent être plus doux, plus cérébraux, plus diffus, plus brefs. Le promeneur de Robert Walser repose son manteau sur la patère. Glen Gould ne supporte plus les couinements des fauteuils. Le Capitaine Whalley ne largue plus d'amarres. Clarissa Dalloway n'organise plus de party. L'homme de la marche quotidienne décide de faire des mots croisés ou de tailler des rosiers. Et nous avançons ainsi, de plaisirs promis en plaisirs plausibles, dans les passages de plus en plus étroits vers la vieillesse. Sur d'autres appuis.

Ou bien

Nous cherchons un recommencement, quitte à nous mentir. Nos réseaux neuronaux ont archivé un grand corpus de ressentis, des perceptions fines issues d'actions passées et leurs copies nous tentent à nouveau, sans que l'on sache si notre nouveau corps, notre esprit de l'âge présent, en tireront les mêmes plaisirs. On se ment un petit peu parfois. En cachette du « soi vigilant ». On se revoit jeune homme et l'on se ment un petit peu.

« Ou bien » est une locution facile. En réalité, bien entendu, nous faisons les deux : nous renouveler et nous répéter.

La littérature, le cinéma, ont conçu d'admirables éloges de l'abandon. Quelques images m'habitent avec plus de ténacité. Je pense à la fin d'un film de Manoel de Oliveira, au moment où un vieil acteur incarné par un Michel Piccoli devenu vieux, renonce définitivement à apprendre son texte. Il ressemble à un animal, griffé aux ronces d'une langue qui n'est pas la sienne. Il renonce à Joyce, à Ulysse. Au plateau. Il rentre à la maison. C'est d'ailleurs cette phrase qui donne le titre au film. *Je rentre à la maison*. Il dit avec ces quelques mots qui ont tout d'Homérique, qu'il n'a plus la naïveté de se croire encore Dieu. Que le désordre et le bricolage nécessaires pour faire exister le beau sont devenus, à ces yeux, plus visibles que le beau.

Toute création relève de chantiers immenses et invisibles. D'échafaudages qui privent celui qui s'y hisse, de la hauteur humble, « bonhomme », affable, où la vue et le dire, simplement reposent. Des mots font des blessures qui s'entendent à peine dans une hésitation à commencer une phrase, dans un regard attiré vers le sol, un silence plus long qu'attendu au moment d'une parole banale. Les artistes traversent des saisons sèches qu'aucun relevé ne mentionne. Ils sont dans le devoir permanent de concilier le fragile et l'ambitieux ; l'anecdotique et le divin. Alors, après tant d'efforts pour des châteaux de papier, certains s'inventent un drôle de répit. Ils observent avec fascination un temps. Non pas un paysage, car ce n'est pas un ailleurs géographique qui dessine le mieux ce futur apaisé. Ce n'est pas non plus un objet ou une personne. Mais un temps. Un état du verbe « Etre ». Ce temps si souvent subi et que beaucoup de gens redoutent : le futur antérieur.

Le désir d'un présent simplement plein de ce qui n'est plus, quand ce qui n'est plus était cet effort de créer et de maintenir son être au-delà de ce qui suffit à faire une vie. L'étrange séduction qu'exerce ce « avoir été » : écrivain, cinéaste. Il est l'émollient étalé sur les lignes d'horizon. L'immobilité fière de son mouvement passé, discrètement enfoui à présent dans des regards désenchantés et beaucoup de fatigue.

J'ai vu, au moment de sa sortie en salle, en 1986, le film *Macaroni* d'Ettore Scola. Mes souvenirs sont incertains mais au vu du tramé de cette histoire, il est juste de les maintenir dans leur trouble.

Jack Lemmon, ancien soldat américain et Marcello Mastroianni se retrouvent à Naples, après quarante ans de séparation. Les deux hommes se sont connus au moment de la libération de la ville. Jack Lemmon avait eu (c'est là que ma mémoire est hésitante) une liaison avec la sœur de son camarade italien. Mais il est possible qu'il ne se soit rien passé de concret, que seule la jeune fille italienne de l'époque ait nourri un amour ou un désir solitaire pour le GI. Ce désir ou cet amour n'ont pas failli avec les années. Alors Marcello Mastroianni emmène l'américain dans sa famille.

Je crois me souvenir de la scène des retrouvailles. Lorsque les deux hommes se présentent en voiture dans la cour de la maison, une jeune fille arrive en courant. Jack Lemmon la regarde, scrute la beauté de son visage et l'embrasse sur la bouche en prononçant son prénom : Maria. Mais la jeune fille, bien, sûr, n'est pas la personne qui dans sa mémoire s'est évertuée à ne pas vieillir. Elle est sa petite fille. Nous sommes deux générations plus tard que l'histoire arrêtée dans sa tête.

Un jour, on décide de ne plus tourner de film pour se prémunir contre la répétition jusqu'au ridicule de tels fourvoiements dans le temps, le désir et la peur. Je crois que nos images plaquées sur le monde peuvent nous apparaître merveilleuses et cesser brutalement de l'être.

Le silence d'Ettore alors, est ce moment mutique où l'on comprend que le désir de recommencer une nouvelle histoire est un leurre ; sa réalisation n'aura plus en nous la fraîcheur des fois précédentes et nous acceptons ce verdict, peut-être avec tristesse, peut-être soulagés. Nous n'accordons plus au souvenir le privilège de décider de ce que sera notre futur. Nous sommes devant un lendemain différent : « lire Plutarque » devient ce devenir plus enviable que « réaliser un nouveau film ». Ettore Scola donne désormais raison à la voix qui, en lui, répétait que le prochain film ne lui apporterait ni la joie, ni le succès, ni le supplément de reconnaissance, ni la satisfaction intérieure que lui procurèrent « Nous nous sommes tant aimés » ou « Une journée particulière ». Et puis Marcello Mastroianni et Vittorio Grassman sont morts. Les rhinocéros d'Afrique sont parqués dans des réserves et il n'y a plus d'ami disparu que nos héros puissent tenter de retrouver. Il n'y a d'ailleurs plus vraiment de héros.

Alors que faire ?

Lire Plutarque. Ou plonger encore la main dans la corbeille toujours remplie des mêmes plaisirs, quitte à ne ramener en bouche que sa perte d'appétit, la terrible compassion de son propre regard et de celui des autres ?

Le silence d'Ettore nous concerne infiniment. Parce qu'il a à voir avec l'amour, bien sûr, car les films que l'on a réalisés toute sa vie durant sont une histoire d'amour. Le réalisateur et le cinéma sont un vieux couple. Et le présent ne ressemble plus assez à l'amour. Combien d'hommes, après la quarantaine, s'illusionnent de recommencer la beauté irradiante de l'amour avec une femme plus jeune ? Combien de couples, à l'inverse (ou à l'identique, selon que l'on considère l'acte ou le processus psychique qui le sous-tend) restent ensemble par la grâce de sentiments d'attache devenus caducs mais qu'ils maintiennent artificiellement en l'état de « présent » ?

Le silence d'Ettore, ce serait partir quand l'amour n'est plus là mais pour ne rien recommencer qui parle d'amour. Pour autre chose. Pour lire Plutarque.

Je lis Plutarque. J'ai trop besoin de suggestions nouvelles pour remplacer mes cigarettes de l'automne. Pour occuper mon esprit pendant mes longs trajets en voiture. Alors j'écoute Ettore Scola me donnait des conseils de lecture. Il me semble que seul celui qui peut apprendre des morts jusqu'à son dernier souffle peut vieillir sereinement. Je connais un vieil homme qui lit un roman policier par jour dans un presque total silence. Il veut s'émerveiller de la résolution d'énigmes avant de connaître celle, insoluble, de sa propre mort. J'ai connu une vieille dame française qui parlait en espagnol aux ânes qu'elle allait visiter chaque jour, en bordure de leur champ clos. C'était à quelques pas à peine d'une maison de retraite dans laquelle elle ne trouvait personne à qui parler des écrivains et des peintres qu'elle avait follement aimés. Tous morts. Vous connaissez ces phrases à la fin du Temps retrouvé ? Cette litanie des disparus égrenée par le vieux Charlus, le cortège funéraire des personnages qui ont peuplé les milliers de pages de la Recherche du temps perdu : *Hannibal de Bréauté, mort ! Antoine de Mouchy, mort ! Charles Swann, mort ! Adalbert de Montmorency, mort ! Baron de Talleyrand, mort !* Tous morts. Sauf ceux qui nous parlent encore. Les traités de Plutarque sont pleins de la question du silence et de la parole. Ils nous enseignent Comment écouter. Comment réprimer notre colère. Mais aussi La sérénité intérieure et l'intelligence des animaux. La vieille dame qui parlait aux ânes avait un nom d'éternelle jeune fille : elle se prénomait Alice. Le vieillard qui lit chaque jour un roman policier n'est pas encore. C'est ce que je projette de mon ultime avenir.